

Zeitschrift: Kunst + Architektur in der Schweiz = Art + architecture en Suisse = Arte + architettura in Svizzera

Herausgeber: Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte

Band: 60 (2009)

Heft: 3: Musik und Architektur = Musique et architecture = Musica e architettura

Artikel: Le kiosque des Bastions : une histoire genevoise d'architecture et de musique

Autor: Racalbutto, Bruno

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-394431>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le kiosque des Bastions: une histoire genevoise d'architecture et de musique

Aujourd'hui encore, le kiosque des Bastions à Genève est un bâtiment public. Sa présence au cœur d'un des plus beaux parcs de la ville est donc le fruit d'un seul arbre, officiel et administratif, abreuvé à des sources multiples et au croisement de problématiques éclatées. Le contexte qui l'a vu naître est donc riche d'enseignements. Il dévoile les attentes d'une société en quête de divertissements et révèle l'attitude des autorités face à ce type d'aspiration.

La population genevoise connaît le rythme des concerts en plein air bien avant la pose de la première pierre du kiosque des Bastions¹. Dans le dernier tiers du XIX^e siècle en effet, la cité est dotée d'au moins deux kiosques à musique publics, aux spécificités formelles incertaines, mais situés en des lieux au fort potentiel de rassemblement². Courante dans les villes occidentales, l'existence de ce type de manifestations musicales montre que Genève a parfaitement intégré les évolutions et les tendances de son époque³.

Au bout du Léman comme ailleurs, la présence bientôt familière de kiosques à musique dans les parcs et sur les places des villes s'explique grâce à une conjonction de phénomènes inédits, encore impensables quelques décennies plus tôt.

Elle apparaît d'abord comme un écho aux idéaux de la Révolution française qui a su non seulement sortir la musique des salons aristocratiques, de l'opéra, du théâtre ou de l'église, mais également lui offrir la forme décomplexée d'une activité saine et intelligente. Désacralisé, encouragé par les institutions révolutionnaires, ce passe-temps longtemps réservé aux classes aisées descend dans la rue, se pare de vertus civilisatrices et s'affirme comme une valeur essentielle dans un paysage social régénéré. Reconquis, l'espace urbain voit désormais un nombre considérable de programmations musicales se présenter au nom d'une nouvelle Trinité, celle de la liberté, de l'égalité et de la fraternité⁴.

Grâce à cet héritage, l'activité musicale au cœur de la ville devient un fait établi dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Mais

1789 n'est pas seul en cause et l'essor des kiosques à musique a été rendu possible grâce à un autre paramètre, venu métamorphoser les habitudes et les comportements des populations européennes: la Révolution industrielle.

Pour le meilleur et pour le pire, cette dernière va tout bouleverser. Dans le cadre qui nous intéresse, la modification des méthodes de production et l'amélioration des techniques permettent la fabrication en série et à bas prix d'instruments de grande qualité. Ce phénomène autorise un nombre croissant d'amateurs de s'adonner à l'apprentissage de la musique, engendrant du même coup une dynamique favorable à la formation d'orchestres ou à l'organisation de concerts⁵. Par ailleurs et bien que l'industrialisation s'incarne d'abord dans l'édification d'ouvrages monumentaux, la standardisation d'articles modestes contribue à redéfinir la perception de l'espace public. Dans les villes du XIX^e siècle, la présence inédite de bancs, de toilettes, de fontaines décoratives ou d'éléments d'éclairage impose une nouvelle sociabilité à laquelle le kiosque à musique participe pleinement. Dans la seconde moitié du siècle, les kiosques à musique fleurissent ainsi comme n'importe quel autre objet de mobilier urbain⁶. Les autorités les commandent directement sur catalogue ou, si une volonté d'originalité prime et que le budget alloué le permet, confient le projet et son exécution à un architecte.

Genève n'échappe pas à ces tendances. Dans les années 1870, d'influents sociétés musicales interpellent la Municipalité et la pressent d'autoriser des concerts en plein air, gratuits ou payants, organisés dans des lieux publics. La réponse qui se profile montre que les autorités sont conscientes de l'opportunité que peut représenter une telle requête. Outre la possibilité d'assurer la continuation d'une pratique désormais courante, elles espèrent aussi valoriser le paysage urbain, attirer le public indigène et retenir les touristes.

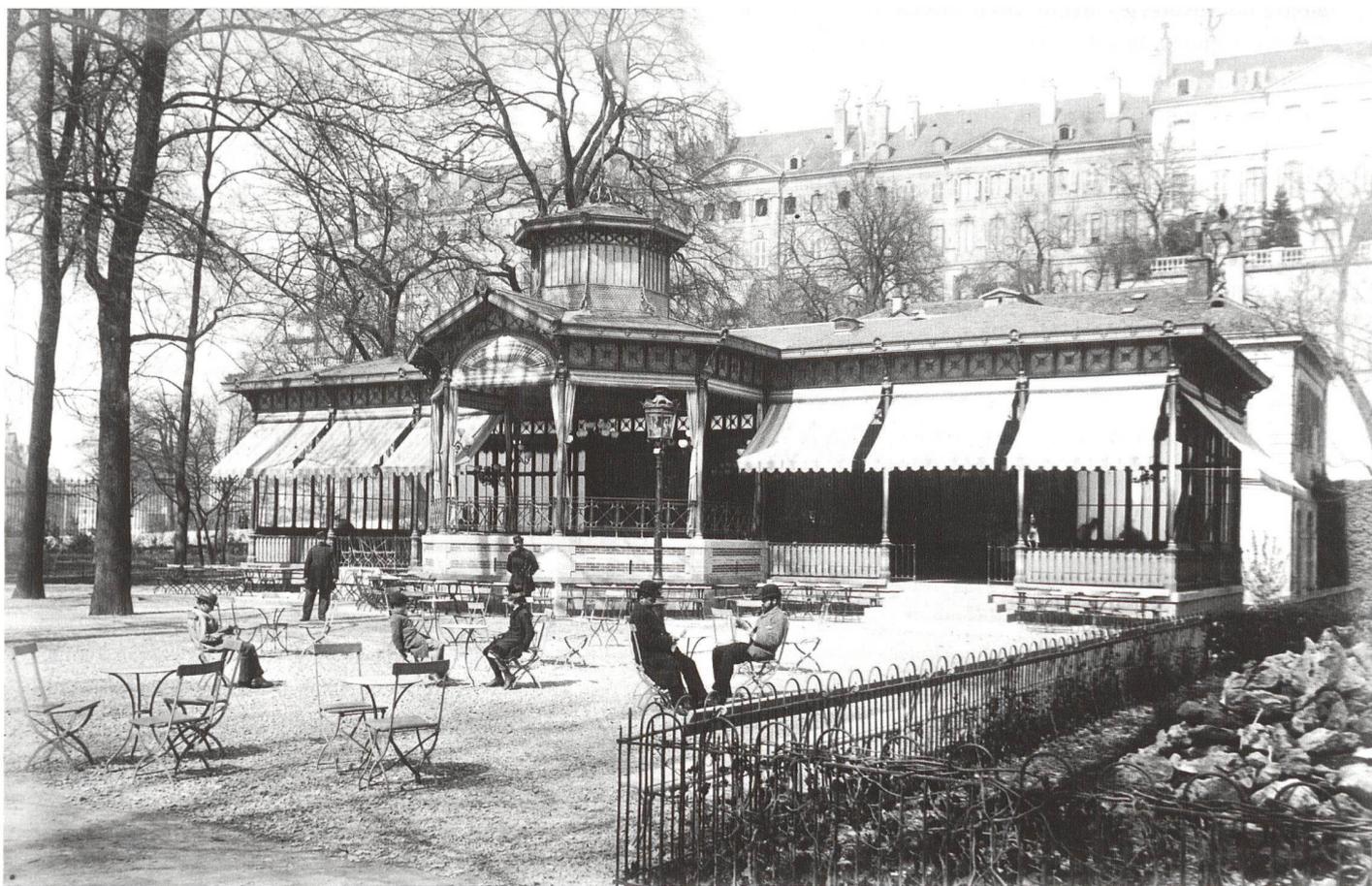
Si les parlementaires en charge de voter le budget reconnaissent dans le parc des Bastions le lieu idéal pour la construction d'un nouveau kiosque à musique, certaines questions paralysent l'avancement du dossier et divisent la classe politique. Les plus

sceptiques ne cessent de s'interroger sur la pertinence du concept retenu, même s'ils admettent que l'idée d'un kiosque dévolu à la fois aux concerts et au débit de boissons est sans doute le meilleur moyen de rendre l'opération rentable. Ramenés au cœur du débat parlementaire, leurs critiques visent une Municipalité cupide, prête à un répugnant grand écart pour concilier la vertu de l'art musical et le vice de l'alcool. En l'espace de quelques années pourtant, le principe même d'édification d'un kiosque hybride dans la promenade des Bastions n'est plus remis en cause. Entre avril et mai 1881, le Législatif clôt enfin toute discussion. L'emplacement est fixé, le budget de cinquante mille francs est adopté et les plans déjà dressés par l'architecte Louis Dériaz sont approuvés.

Faire

Construit entre 1881 et 1882, le kiosque à musique des Bastions concrétise les différentes revendications issues des séances parlementaires et s'affirme comme une réalisation inédite, à l'image des ambitions genevoises (fig. 1).

Le plan général⁷ témoigne du traitement équilibré d'une double affectation qui, au moment des débats, avait fait polémique (fig. 3). Schématiquement, dans un rectangle de plus de 26 mètres de long et 10.35 mètres de large vient s'imbriquer l'octogone traditionnel du kiosque à musique. En saillie de deux tiers, celui-ci se place dans l'axe de la salle du café qui, totalement ouverte, est accessible par deux d'escaliers flanqués de part et d'autre de l'avancée

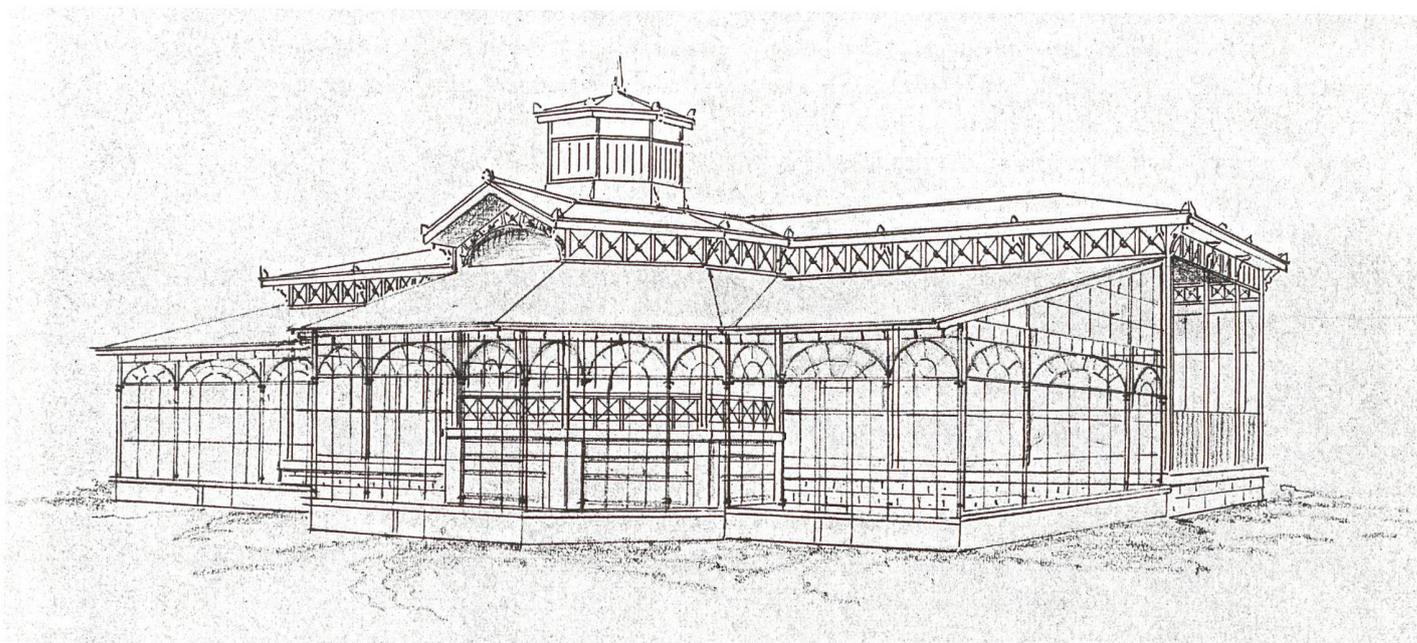


du kiosque. La surface intérieure n'est encombrée que par quatre minces colonnes, de section et de forme identiques à celles qui composent la structure extérieure en fonte moulée. Derrière la salle principale, au nord, se greffe un petit corps en maçonnerie destiné à abriter un escalier d'accès au sous-sol (où se nichent cuisine et dépôt), des toilettes, un vestiaire et un bureau. L'accès peut se faire depuis l'intérieur ou par une porte de service axée au bâtiment.

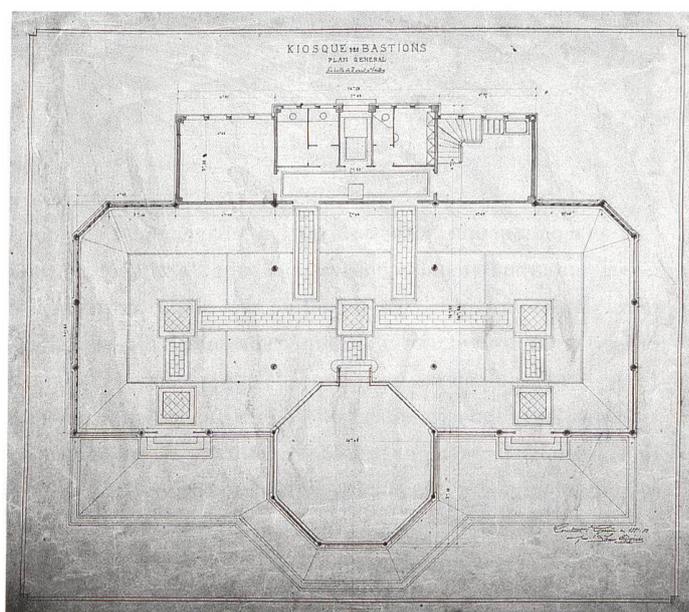
En coupe, la salle du restaurant et les dépendances sont surélevées de quatre marches par rapport au terrain naturel. Plus haute encore, l'estrade pour orchestre dépasse de 90 centimètres la salle, mettant les musiciens 1.40 mètre au-dessus du sol exté-

rieur. La hauteur sous-plafond dans la grande salle atteint 5.40 mètres.

Assez simple dans sa partie principale – deux croupes à chaque extrémité – le toit se complique au-dessus du kiosque proprement dit. Ramenés en chapiteau, les arêtières qui suivent l'octogone du plan sont en effet coiffés d'un lanterneau décoré, tandis qu'une remontée en pignon du larmier marque très fortement l'axe de la façade principale. Les locaux de service, plus bas et moins exposés à la vue du public, ont une simple couverture de cuivre, à faible pente.



2



3

- 1 Genève, kiosque des Bastions à la fin du XIX^e siècle.
- 2 Une proposition d'agrandissement et de fermeture complète (1886).
- 3 Plan général.

Kiosque à musique hypertrophié ou restaurant affublé d'une ex-croissance pour abriter les orchestres, l'objet est difficile à identifier. Les anciens témoignages photographiques montrent pourtant que les proportions sont harmonieuses et que, dans l'ensemble, l'édifice, à la fois léger et imposant, n'a pas à rougir de lui-même. Sa qualité architecturale tient notamment à la finesse des détails et au choix des matériaux utilisés. On note à ce propos les lyres stylisées des poutres à treillis ou des consoles d'acier, ainsi que celles présentes sur le larmier décoré, dans le prolongement de chaque colonne extérieure. Le soubassement de pierre et de brique appareillée affirme un certain style et, même pour la façade arrière, les modillons, le traitement des angles ou des fenêtres hautes soulignent une mise en œuvre soignée. Comme un kiosque à musique miniature, le traitement purement décoratif du lanterneau participe du même esprit. Outre les consoles métalliques finement travaillées qui le tiennent au reste de la toiture, on y retrouve en couronnement des poutres à treillis croisés identiques à celles du corps de bâtiment principal, mais habilement proportionnées à la taille du clocheton. L'utilisation d'une couverture d'ardoise achève enfin de donner à la toiture son aspect élégant. Mais la décoration ne s'arrête pas aux formes des éléments constructifs ou à leur mise en œuvre. Bien qu'aucune trace ne nous en soit parvenue, il semble bien que le peintre genevois Jean-Jacques Dériaz, le père de l'architecte du kiosque, ait été sollicité pour une intervention artistique à l'intérieur du bâtiment⁸.

Défaire

Le kiosque trône dans le parc comme un bijou dans son écrin, mais ses caractéristiques de légèreté et de transparence vont se muer en véritables tares. D'emblée diagnostiquées par les professionnels de la restauration, celles-ci constituent bientôt un casse-tête pour les autorités.

Imperceptiblement, cette situation commence au moment même où l'exploitation du nouveau kiosque est mise en adjudication. Les tenanciers potentiels ne se bousculent pas et, quelques semaines avant l'inauguration, c'est une candidature unique qui est déposée auprès des autorités. Le soumissionnaire se permet du coup le luxe de négocier de meilleures conditions. Seul dans la course, il obtient une baisse de loyer, l'aménagement d'une cuisine et, intervention plus conséquente pour l'architecture, une paroi vitrée fermant la façade latérale côté place Neuve pour se préserver du bruit et du vent. L'année suivante, il réussit à soutenir le même équipement pour la façade opposée, du côté parc.

Dans les premières années et dès lors que la double affectation ne semble pas avoir de précédent, ces travaux sont perçus davantage comme des affinements que comme de véritables transformations. La Ville consent à des efforts pour favoriser le succès de l'endroit, les compromis portent leurs fruits et, dès la troisième saison, ce n'est pas moins de deux mille personnes qui fréquentent le kiosque quotidiennement.

Toutefois, le succès public n'engendre pas forcément la réussite financière. Victimes de ces étés genevois trop brefs, les tenanciers se succèdent, chacun s'acharnant à trouver des solutions pour attirer la foule. Pour eux, il s'agit de convaincre les autorités qu'un kiosque à musique ouvert à la bise n'est pas une bonne idée et qu'une fermeture vitrée *complète* est souhaitable pour une exploitation à l'année (fig. 2). Pourtant directement concernée par la rentabilité du lieu, la Ville reste sourde aux demandes des professionnels au prétexte qu'une telle modification va à l'encontre de la nature intrinsèque du bâtiment.

L'attitude des autorités atteste d'une parfaite compréhension du rôle joué par un kiosque à musique dans le paysage urbain et culturel à la fin du XIX^e siècle et, surtout, d'une vision politique avisée de la gestion du temps libre de la population. Pour la Municipalité, il est en effet évident que, même doublé d'un débit de boissons, l'endroit doit rester cet îlot particulier qui, le temps d'un concert, éduque par l'art et la culture, favorise le lien social et autorise le brassage des classes.

Attachée à l'ouverture physique du kiosque à musique, la Ville entend donc remplir une mission à la fois pédagogique et moralisante. Aussi, lorsque la situation déficitaire des tenanciers est avérée, elle préfère accorder une réduction de loyer plutôt que de déroger à sa ligne de conduite. Au fil des années, les différents tenanciers sont amenés à diversifier leur offre. Sous l'œil méfiant d'une Municipalité contrainte à la tolérance dès lors que s'évanouissent les chiffres rouges, un exploitant audacieux va même jusqu'à transformer le lieu en cinématographe. Entre 1907 et 1923, dans un bras de fer constant entre la Ville et son locataire toujours plus enclin à se conduire en véritable propriétaire, le kiosque va alors vivre sa période la plus florissante.

Sournoisement, le problème du temps qui passe ternit pourtant ce réjouissant bilan comptable. Alors que le développement du marché du disque et de la diffusion radiophonique vient concurrencer le rassemblement en plein air par de nouvelles formes de culture individuelles et passives, la Ville s'irrite des perpétuels travaux de rafistolage que le kiosque des Bastions rongé par la vétusté lui impose. Poussée par les exigences des sociétés de musique, elle décide en 1924 d'une opération de grande envergure visant à assainir le bâtiment tout en lui offrant de prétendus meilleurs atouts. Dans un raz-de-marée moderniste, le podium perd sa spécificité octogonale, s'étend dans un agrandissement de béton et tout ce qui peut être assimilé à du pur décor – c'est-à-dire inutile et coûteux – disparaît. Les chéneaux encaissés avec corniches décorées cèdent la place à une ferblanterie banale et, volatilisé, le lanterneau est remplacé par un simple toit pointu. Comprenant aussi un éclairage électrique, une modernisation des infrastructures sanitaires et un rafraîchissement général, les longs travaux entrepris condamnent les projections cinématographiques. Le tenancier quitte la barre et, même si de rares concerts sont encore programmés, le kiosque sombre dans un état de léthargie. En

quelques années, le bâtiment à peine transformé est à moitié mort et nombre de responsables politiques évoquent ouvertement la possibilité de le raser.

Mais la Municipalité se cramponne. Clairement attachée au principe d'un espace ouvert, confrontée à d'insolubles débats mêlant l'aménagement du parc et les besoins de la population, elle renvoie au placard pendant des décennies tous les projets de transformation lourde ou de démolition. Au début des années 1980, la stratégie s'avère payante pour le patrimoine puisque, grâce à une santé économique retrouvée, le Législatif vote un crédit pour une *réfection* complète du bâtiment, mettant un terme à son inéluctable décrépitude⁹. La dernière toilette du XX^e siècle

étant réservée aux locaux techniques, le kiosque des Bastions conserve l'essentiel de ses qualités spatiales d'origine. Alors que s'estompe le souvenir des concerts en plein air et que disparaît le prestige des fanfares, il offre aux Genevois la figure rajeunie d'un lieu convivial, épanoui et accessible, en relation directe avec le parc et ses usagers.

Aussi séduisante soit-elle, l'idée d'un espace public consacré au plaisir du plus grand nombre va pourtant périr. Au tournant du millénaire, dans une logique à la fois économique et productive, l'ouverture à tous vents devient intolérable dès lors qu'elle ampute le potentiel de rentabilité du bâtiment pendant les mois d'hiver et, plus simplement, qu'elle entrave le bon fonctionnement de l'explo-



4

4 Situation au printemps 2009.

tation lors des nombreuses journées maussades de la belle saison. Ecarté par les autorités exécutives pendant plus d'un siècle, le spectre de la fermeture complète du kiosque ressurgit alors.

Cette solution semble désormais entendue comme l'unique moyen de donner un nouveau souffle de vie au bâtiment. Dûment enregistré auprès des autorités cantonales en mars 2006, le projet de «fermeture mobile définitive du kiosque des Bastions» aboutit en à peine plus de trois mois¹⁰. La célérité de la procédure et son dénouement témoignent du consensus général, de l'attachement des Genevois à ce lieu et de leur volonté de lui redonner une pleine activité. Devenue un but en soi, l'optimisation résulte donc d'un choix politique. Joli cadeau pour le tenancier, l'objectif d'un fonctionnement maximisé montre une ville pensée en termes de marketing, si possible sans contraintes ni temps morts.

Les nouvelles menuiseries sont une réussite architecturale. Aux décennies passées s'oppose pourtant aujourd'hui l'image d'un lieu verrouillé, soustrait aux *promeneurs* et réservé à une *clientèle* (fig. 4). Pérennisé, le kiosque à musique des Bastions s'est mué en un simple restaurant dont le menu, forcément, n'est pas au goût ou à la portée de tous. La course à la rentabilité lui a redonné vie. Mais dans le même temps, elle a escamoté son identité originale. Alors que l'attrait retrouvé tient désormais aux seules compétences de l'exploitant, le pari de la fermeture définitive se révèle bien risqué.

Riassunto

Il Kiosque des Bastions a Ginevra è nato dall'intreccio tra politica, senso del denaro e gusto per l'istruzione e le cose belle. La sera dell'inaugurazione, il 14 maggio 1882, nulla consentiva peraltro di immaginare le sue future trasformazioni. Dopo il declino della fiducia e della volontà, il dubbio e l'incertezza hanno costretto i protagonisti a una radicale rimessa in discussione. Costantemente sollecitato ad adattarsi, il chiosco ha attraversato, nel bene e nel male, il XX secolo. Confrontato con i cambiamenti del proprio tempo, deve forse la sua sopravvivenza a un sacrificio: quello della sua identità. La domanda di fondo riguarda pertanto questa identità perduta e il senso che hanno voluto attribuirle i ginevrini.

Zusammenfassung

Das Zusammenspiel von Politik, wirtschaftlichen Umständen, Zeitgeist und Streben nach Bildung und kultureller Bereicherung ermöglichte die Realisierung des Musikpavillons im Parc des Bastions in Genf. Am Abend seiner Einweihung, am 14. Mai 1882, wies noch nichts auf die bevorstehenden Veränderungen des Gebäudes hin. Auf die Zuversicht der Anfangszeit folgte eine Phase der Unsicherheit, in der die Beteiligten das Projekt grundsätzlich in Frage stellten. Zu ständigen Anpassungen gezwungen, überlebte der Pavillon das 20. Jahrhundert mehr recht als schlecht. Im Strudel der Umwälzungen seiner Zeit

ist sein Fortbestand letztlich vielleicht auf einen Verlust zurückzuführen: jenen seiner Identität. Im Vordergrund steht also die Frage nach dieser verlorenen Identität und der Bedeutung, die ihm die Genfer Bevölkerung beimessen.

NOTES

1 Le texte qui suit existe grâce au mandat que m'a confié en 2004 le Service de la conservation du patrimoine architectural de la Ville de Genève. Que ses membres soient ici remerciés. Consacré à l'étude des kiosques à musique genevois en général, ce travail nous a amené à dépouiller l'ensemble des *Mémoriaux des séances du Conseil municipal* (années 1850-1983) et des *Registres des séances du Conseil administratif* (années 1870-1979).

Ces documents d'archives sont l'épine dorsale de notre article.

2 Rapidement démolis, les kiosques à musique de l'île Rousseau et du Bois de la Bâtie n'existaient probablement déjà plus au XX^e siècle.

3 Pour une histoire générale des kiosques à musique, lire le travail de pionnier de la musicologue française Marie-Claire Mussat. On retiendra l'ouvrage de référence *La Belle Epoque des kiosques à musique*, Paris 1992, ainsi que l'article «Le kiosque, rôle et pratique d'un espace de diffusion», in: *1789-1989, Musique, histoire, démocratie*, t. 3, Paris 1992, pp. 597-604.

4 Mussat, *La Belle Epoque (...)* 1992 (cf. note 3), pp. 53-57.

5 Philippe Gumplowicz, *Les Travaux d'Orphée. 150 ans de vie musicale en France. Harmonie, Chorales, Fanfares*, Paris 1987, pp. 72-75; Paul Gerbod, «Vox populi», in: Joseph-Marc Bailbé, *La Musique en France à l'époque romantique (1830-1870)*, Paris 1991, pp. 239 et suivantes.

6 Michel Carmona, *Le Mobilier urbain*, Paris 1985.

7 Ville de Genève, Division de l'aménagement et des constructions, portefeuille *Kiosques à musique*.

8 Jean-Marie Marquis, «Jean-Jacques Dériaz (1814-1890) peintre-décorateur genevois», in: *Genava*, 31, 1983, pp. 121-140.

9 L'architecte René Feurer est mandaté par les autorités municipales.

10 Le projet et la phase d'exécution ont été assumés par l'architecte Laurent Chenu. Etat de Genève, Département des constructions et des technologies de l'information, dossier DD 100492-1.

SOURCES DES ILLUSTRATIONS

1: Ville de Genève, Centre d'iconographie genevoise, Collection Bibliothèque publique et universitaire, Cl. 20. –

2: Correspondance Oder et Fournier – Conseil administratif, 21.09.1886.

Ville de Genève, Archives de la Ville de Genève, dossier 03 Dos 69A. –

3: Ville de Genève, Division de l'Aménagement et des Constructions.

Portefeuille «Kiosques à musique». –

4: Photographie B. Racialbuto

ADRESSE DE L'AUTEUR

Bruno Racialbuto, lic. ès. lettres, historien de l'art, quai du Cheval-Blanc 18, 1227 Genève, brunoracialbuto@freesurf.ch